

Odile Vauban

LE GRIS D'HIVER



DRAME DANS LE BLANCHARD

Odile Vauban

Le Gris d'hiver

Drame dans le Blanchard

© Odile Vauban, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1502-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Charles

*Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?*

À une passante

Baudelaire 1821-1867

Carole

L'avocat est le costumier de la vérité.

Blasphèmes judiciaires

Charles Dumercy 1848-1934

Vincent

*Sans crainte comme sans relâche, emmène ton navire en eau
vivante, cette mer qui fut créée pour lui et où tu vivras des heures
merveilleuses qu'aucun terrien ne connaîtra jamais.*

Octalogue des Frères de la Côte

Deuxième commandement de la charte 1951

Dominique

L'homme dont les mensonges sont le plus aisément acceptés est celui qui, toute sa vie, a joui de la réputation de franchise.

Lumière d'août

William Faulkner 1897-1962

Prologue

L'homme jeta un coup d'œil à sa montre. Il dut relever un peu le poignet de sa veste, découvrant le bouton de manchette. Trois heures moins le quart ; encore un quart d'heure, pensa-t-il.

Aujourd'hui, la séance lui paraissait longue. Il n'avait pas beaucoup à dire, il avait l'impression de se répéter. Où cela le menait-il ?

Il avait trop chaud. En hiver, certains intérieurs parisiens souffrent des égarements de radiateurs antiques qui ne connaissent pas la nuance. La pièce était vaste, avec ses deux fenêtres sur la cour voilées pour ne pas être vu. Parfois on entendait le bruit de la porte métallique en bas qui se répercutait contre les murs de l'immeuble comme un bruit de cymbale ; parfois les rires d'un enfant, une cavalcade de petits pieds légers ou le pas traînant du gardien qui passait d'un escalier à l'autre. Puis plus rien.

Il ne retirait jamais sa veste, s'abritant dans son costume qui lui servait de carapace, croyait-il. Pourtant, ici, il avait quelques fois pleuré, quémagné un mouchoir pour essuyer ses larmes. Etrangement salvatrices, ces séances lui avaient procuré un apaisement inédit, rassemblant les morceaux épars de sa vie : l'enfant triste qu'il avait été, l'adolescent tourmenté et secret et cet homme perdu avec lequel il devait composer.

— Pas de cauchemar cette fois-ci ? demanda Del Maro.

— Si, une fois seulement. Le Vaurien, comme d'habitude.

Une fois de plus il raconta, sans conviction mais sans entrave. Son regard effleurait la bibliothèque en désordre, signe que les livres étaient choisis puis reposés sans cérémonial, dans un joyeux capharnaüm. Il avait horreur de ça ; chez lui, les livres étaient rangés par éditeur et par auteur, aucun ne dépassait, tous étaient à leur place et devaient y rester.

— J'étais tout jeune, dit-il, guère plus de douze ans.

Il était sorti en Vaurien, le bateau de son oncle adoré ; le nom seul le grisait : vaurien... jeune voyou, bandit, brigand.

Alors qu'il tirait un bord sous une brise légère, il avait écarquillé les yeux, sentant son cœur remonter dans sa gorge : une main avait surgi de l'eau glacée et noire. En quelques secondes déjà il ne la vit plus. Son sang l'avait quitté, sa tête allait exploser de terreur, d'effroi ; il ne savait que faire. Pourtant, brave petit soldat, il vira de bord et repassa devant la main, tendue vers lui, hurlante, comme le cri de Munch : il crevait de peur qu'un fantôme surgisse, le saisisse à la gorge et l'attire vers le fond. Il était pétrifié. Tout de même, il s'était penché. Il avait alors découvert un gant, seulement un gant dressé dans les flots, un gant de travail en plastic épais maculé de cambouis, qui le regardait dans les yeux et défiait ce petit marin courageux.

Le soir même, accoudé au comptoir, son père avait raconté sa mésaventure. Raillé, sifflé, il était devenu la risée des marins du port et l'objet de plaisanteries ignobles qui ajoutèrent à son désarroi incrédule de gamin.

Depuis, ce cauchemar ne le quittait plus : ces moqueries d'hommes avinés, aux dents mauvaises et à l'œil torve, qui l'avaient odieusement meurtri.

Il était infiniment las, il avait envie d'en finir.

À peine rejeté sur le trottoir devant la plaque du médecin qui vantait en lettres de cuivre ses diplômes de clinicien, ce fut son premier geste : sortir son briquet, allumer une cigarette, aspirer la première bouffée les yeux mi-clos, le visage tourné vers le ciel.

Puis il se mit en marche sous le ciel blanc de janvier.

Première partie

Chapitre 1

En rentrant, Charles déposa d'abord la valise dans l'entrée, comme d'habitude, veillant à ne pas rayer le parquet avec les roulettes. Plus tard il la poussa vers le vestibule pour ne pas la garder dans le passage. C'est seulement à ce moment-là qu'il remarqua les initiales sur l'étiquette. Quelque chose clochait : il était écrit CID.

D'abord, il douta.

Retournant dans le salon chercher ses lunettes, celles qu'il posait toujours sur le bras du fauteuil club où il lisait, il resta incrédule. Mais il lut bien CID, même en s'approchant de la lumière douce que diffusait la lampe du bureau. C'était le même modèle de valise que la sienne, en cuir brun, deux grandes poches où glisser les dossiers, quatre roulettes, une barre télescopique. Laetitia la lui avait offerte pour ses soixante ans.

Enfin Charles comprit : il avait perdu sa valise, c'est-à-dire la sienne, celle qui contenait ses dossiers. Il était reparti du tribunal en l'échangeant par erreur contre celle qu'il avait sous les yeux.

La panique l'envahit : où sont mes dossiers ? Ce fut comme une douche d'acide fugace qui l'aurait pénétré du crâne jusqu'aux os.

Il eut alors une réaction étrange : il était presque dix-neuf heures, il fallait absolument descendre faire quelques courses, tout allait fermer d'un instant à l'autre.

Il saisit la laisse du chien pendue au bouton du radiateur et Baïkal, immédiatement alertée, fut sur ses talons. Elle ne ratait pas une occasion de sortir, ni de rester près de son maître.

Il se retrouva dans l'ascenseur qui sentait l'encaustique autant que la poussière puis fit ce qu'il avait prévu de faire : acheter à la hâte deux tranches de jambon et passer prendre une demi-baguette, pas trop cuite, comme d'habitude, merci bien. La chienne l'attendit dehors, comme d'habitude, et comme d'habitude il lui tendit un crouton en sortant. Il acheta Le Monde, dernière édition du soir, son

pain quotidien depuis ses années de fac.

Une fois revenu, il libéra la table pour mettre le couvert. Il dîna n'importe comment et sauta le dessert, abandonnant son assiette sale dans l'évier.

Sans se soucier cette fois-ci des roulettes chargées des fins gravillons du pavé de Paris, il tira la valise vers le salon pour essayer de l'ouvrir. Il n'eut pas de mal à la déposer à plat sur la grande table ; elle n'était pas très lourde. Mais elle était fermée, verrouillée par un cadenas et un code à quatre chiffres qui bloquait les glissières. La pensée lui vint qu'il avait une chance de le découvrir sur neuf mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf ; ou plutôt non, une chance sur dix mille, il faut toujours compter avec le zéro.

Il passa sa soirée à errer d'une pièce à l'autre. Comme toujours, il se fit des reproches :

— Non mais quel étourdi, quel abruti ; finalement, quel idiot !

Puis il s'endormit, terrassé par la pharmacopée dont il usait chaque soir et qui l'assomma durement.

Ce matin, Charles y voyait plus clair parce qu'il avait un plan, établi dans la nuit, aux heures troubles du demi-sommeil incertain mais fécond. Cette bienheureuse certitude le réconfortait et lui rendait son calme : il allait retrouver ses dossiers et tout rentrerait dans l'ordre.

Il faisait plus frais que les jours derniers, on sentait vraiment l'hiver, son mordant. Il avait fermé son manteau, pourtant il sentit l'air glacé lui pénétrer le dos mais l'entrée du métro était si proche qu'il n'eut pas le temps de prendre froid.

Il se rendait rue des Morillons - Préfecture de Police / Service des objets trouvés -.

C'était tout.

Il était sûr de retrouver sa valise car pour lui cela ne faisait aucun doute : si l'administration avait mis sur pied une organisation faite pour collecter, répertorier, conserver et restituer les objets perdus, alors, oui, il allait la récupérer.